

gore, Périclès, Solon, Lycurgue, Aristophane, Socrate, Horace, Properce, Sophocle, Xenoclès, Euripide, Xénocrate, Platon, Aristote ; Anaximène de Milet, Anaxagore, Anaximandre, philosophes et mathématiciens de l'école ionienne ; Isiode, Pindare, Anachréon, Sapho dans la poésie lyrique ; Hérodote, Diodore de Sicile, Thucydide, Xénophon comme historiens ; Anaxarque, ce philosophe d'Abdère, doublé d'un héros dont l'indépendance de pensée était indomptable ; mais, dans ces conditions, il me semble qu'il serait plus logique d'abanbonner la philosophie et les races latines de toutes les époques pour se consacrer à l'étude des Anglo-Saxons.

Quant au point de vue social, éducationnel, pratique, M. Larose voudrait-il me présenter, dans une lettre ouverte que nous publierons, le parallèle qui existe entre le développement physique et pratique des peuplades anciennes et celui des peuples américains afin que nous puissions délimiter les principes et les résultats, en tenant compte des époques et des besoins sociaux des races dont il s'agit ? Nous pourrions établir ainsi les responsabilités morales en face des besoins immédiats et entrevoir l'avenir. Si M. Larose peut me convaincre par ce procédé, je serai heureux de m'incliner devant ses arguments.

M. Massicotte, secrétaire de la Société littéraire, m'a charmé par une intéressante étude des arbres de nos climats, qui indique les ressources de l'une de nos plus grandes richesses canadiennes et qui nous conduit à l'administration intelligente de nos domaines sylvestres ; c'est le travail d'un bon Canadien que j'estime grandement.

De tout ceci je conclus que c'est la plume d'un écrivain ou la parole d'un orateur qui fait valoir l'homme, tandis que son individualité doit être impuissante à faire accepter tout ce que sa pensée trahit par la plume ou la parole.

DE MARCHI.

1er juin 1899.

LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

Tous nos camarades seront heureux d'avoir des nouvelles de notre illustre général de Charette.

On sait combien il est charitable : cela se remarque d'ailleurs chez la plupart des zouaves — nous pourrions dire chez tous. Nous avons dit déjà la raison de cet état de cœur, nous la répéterons encore : le saint et regretté Pontife Pie IX était la Charité personnifiée. Nul au monde, nous pouvons l'affirmer sans crainte d'être démenti, nul n'aimait autant les hommes que ce noble Pontife, nul ne chérissait plus que lui les petits, les pauvres surtout, les humbles : il faudrait des volumes rien que pour rapporter ce qui est connu de lui, mais il faudrait des bibliothèques pour contenir le récit de tous les faits cachés de son inépuisable bonté.

Ceux qui ont habité longtemps Rome du vivant de ce pieux Pape, comme les zouaves, ont été imprégnés de cette atmosphère d'amour du prochain : la débordante charité de Pie IX a déteint sur eux, et vous remarquez sans surprise parmi les plus empreints de cette divine vertu, des Charette, des Montigny, des Taillefer, des Drolet : et vous allez ainsi jusqu'au dernier, car il faudrait les citer tous.

Notre général a écrit récemment à l'honorable juge M. de Montigny : c'était dans un but charitable, naturellement, et il associait à sa bonne œuvre notre aîné, l'excellent juge ; mais cela les regarde l'un et l'autre, il ne nous appartient point de divulguer leurs généreux secrets. Dieu ne les oubliera — nul ne les saura, que ceux qui en sont les objets.

Une partie de la touchante missive de notre chef bien aimé concerne nos compagnons d'armes ; nous sommes heureux de pouvoir la leur transcrire ici :

VILLA SAINT-ANTOINE, CANNES (A.-M.) }
le 15 avril 1899.

Mon cher Montigny,

...Nous devenons vieux, mon pauvre Montigny. L'horizon politique dans le monde entier est bien sombre, mais nous avons heureusement un phare

lumineux qui nous conduira toujours dans le droit chemin : l'étendard du Sacré-Cœur.

Pour rester jeune jusqu'à la fin de ma vie, je n'ai qu'à mettre mon cœur auprès des vôtres.

Je vous embrasse bien fort.

(Signé) CHARETTE.

On comprendra la date reculée de cette lettre quand on saura qu'elle a été apportée de France par bien des détours, et non mise à la poste.

Voilà qui doit réjouir et même enorgueillir — d'un orgueil légitime — nos chers camarades du Canada : qu'ils sachent mériter toujours des appréciations aussi touchantes que celle-là !

FIRMIN PICARD.

FEU M. L'ABBE H. LENOIR

Une figure connue et aimée vient de disparaître.

Qui ne l'a rencontré par les rues, toujours occupé de ses pauvres, de sa chère église de Notre-Dame de Bon-Secours ? Et si on l'arrêtait, il fallait l'entendre parlant de la sainte Vierge comme le fils le plus aimant, le plus respectueux, peut parler de sa mère bien-aimée ; ou encore, s'il venait à laisser transpercer ses craintes pour l'avenir social et moral de nos pays, il fallait l'entendre attribuer — avec raison — cet état désolant au manque d'amour, de confiance envers la Mère de Dieu !

C'était le saint Bernard du Canada : peut-être était-il plus naïf, plus délicieusement enfant envers Marie que le célèbre Abbé de Clairvaux, qui avec cette douce figure de Pie IX, furent les deux fils les plus fervents de l'auguste Reine, depuis saint Jean.



Photo. Laprés & Lavergne

L'amour vrai, profond, raisonné, envers la sainte Vierge ; ou l'amour naïf, ingénu comme celui du pauvre *Saltarello* dansant devant la Madone, parce qu'il ne savait pas comment lui témoigner mieux son amour ; ou l'amour plein de science, de sublimes profondeurs, comme celui des Ignace de Loyola, des Dominique, etc ; ou encore l'amour plein d'abandon, de filiale glorification comme celui du Pontife de l'Immaculée-Conception — cet amour est l'infaillible marque, le cachet absolument certain des prédestinés.

C'est la veille de la clôture du beau mois de Marie que le bon prêtre, M. l'abbé Hugues Lenoir, a remis son âme à Dieu : il voulait assister, le lendemain, aux superbes fêtes célestes autour du trône de celle qu'il avait tant aimée sur la terre.

M. l'abbé Lenoir avait soixante-dix-sept ans. Il avait été ordonné en 1848, et il a passé vingt-sept ans à Saint-Jacques, où il bâtit la plus belle chapelle de Montréal à la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes ; il y avait quinze ans qu'il était à

Bonsecours, qu'il restaura entièrement : c'était toujours à la gloire de Marie !

M. l'abbé Lenoir est mort à la maison de Saint-Sulpice, rue Notre-Dame, maison à laquelle il appartenait, Messieurs les Sulpiciens ont un intercesseur puissant au ciel ! Il nous est permis aussi de l'invoquer, sans l'oublier dans nos prières cependant, les desseins de Dieu étant impénétrables.

DE THIERNES.

M. FRANCISQUE SARCEY

(Voir gravure)

M. Francisque Sarcey est mort mardi à l'âge de soixante et onze ans. C'est un grand journaliste qui disparaît. La jeune génération n'a pas été tendre pour lui. Elle lui reprochait ses goûts bourgeois, son gros bon sens et sa rude logique un peu terre à terre qui en avaient fait le cousin germain de Boileau. Mais il était cuirassé d'une admirable philosophie qu'il exprimait avec une désinvolture aimable et une bienveillance savoureuse qui mettaient les rieurs de son côté. Comme critique dramatique, il a pris et il conservera la première place. Il ne voulut être ni décoré ni académicien. La lettre qu'il écrivit pour refuser un fauteuil à l'Institut se termine par un incomparable cri d'orgueil et d'humilité : Je n'ai qu'une ambition, disait-il, c'est que sur ma tombe on mette cette légende qui résume toute ma vie : Sarcey, professeur et journaliste.

M. Francisque Sarcey de Sottières était né à Dourdan, le 8 octobre 1828. Il avait fait de brillantes études à Charlemagne et avait été lauréat du Concours général. Il appartenait à la grande promotion de 1848 à l'École normale, d'où il était sorti le cinquième, avec About et Taine. Il quitta l'Université pour le journalisme. Il collabora au *XIXe Siècle*, au *Petit Journal*, au *Figaro*. Il entra, en 1859, comme critique dramatique à l'*Opinion nationale*, d'où il passa en 1867 au *Temps*. Pour la première fois depuis trente-deux ans, il n'écrivait point dimanche dernier son feuilleton hebdomadaire. Il devait mourir le lendemain.

LA PLUIE

— Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille. Les nuages muets glissent au ciel comme des fumées d'incendie. Tout ce monde qui réclamait de l'eau doit être content. Le foin allait devenir plus cher que le pain. La rivière se faisait toute petite dans son lit, et la terre était sèche au point que rien qu'à la regarder, on avait soif. Pluie, pluie, mouille, mouille, hache l'air, écrase aux vitres tes perles molles ; tu peux, jusqu'à ce que tu m'ennuies, tomber pour le bien des autres. Je vois là-bas, dans le pré, un cheval que tu rafraîchis. Il cesse de manger l'herbe. Il bouge le moins possible. Il ne perd pas une des gouttes que tu lui donnes. A côté un bœuf beugle si doucement d'aise, qu'à chaque coup il boit une gorgée.

Les arbres ne reçoivent pas tous la pluie de la même façon. Les petits, qui manquent d'habitude, voudraient s'échapper, et leurs feuilles palpitent comme des oiseaux pris. D'autres se mettent en boule comme une femme relève ses jupes gonflées par-dessus sa tête.

Et il en est que la grêle ne troublerait pas et qui se tiennent droits, immobiles, sur un pied.

Une voiture s'éloigne sans bruit, par un chemin de traverse. D'ici, je jurerais qu'il n'y a personne dedans.

On dit qu'il va pleuvoir pendant quarante jours. C'est peu probable. Je ne crois pas à un nouveau déluge. Il ne reste plus assez de méchants sur la terre.

JULES RENARD.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. — FENELON.

Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un. — ALPH. KARR.